



UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
PADERBORN

**Dictionnaire Historique, Ou Histoire Abrégée Des
Hommes Qui Se Sont Fait Un Nom Par Le Génie, Les
Talens, Les Vertus, Les Erreurs**

Depuis Le Commencement Du Monde Jusqu'à Nos Jours

[F - H]

Feller, François-Xavier de

Liège, 1797

FRÉ

[urn:nbn:de:hbz:466:1-60915](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:hbz:466:1-60915)

en 1688. A l'exception de ces deux voyages, il vécut toujours dans une exacte retraite.

Les principaux fruits de ses veilles sont: I. Une *Philosophie* imprimée plusieurs fois en 2 vol. in-4°. II. Une *Théologie* en 4 vol. in-fol., Paris, 1672. Elle vaut mieux que sa Philosophie, qui étoit bonne cependant pour son tems: la logique, la métaphysique & la morale y sont très-bien traitées; il y a, comme c'étoit alors l'usage, plusieurs questions plus subtiles qu'importantes, mais qui servent à rendre l'esprit juste (voy. DUNS, OCCAM). III. *Disquisitiones Biblica*, Paris, 1682, en 2 vol. in-4°, le 1er. sur la Bible en général, le 2e. sur le Pentateuque; réimprimés avec des augmentations, à Lucques, 1764, en 2 vol. in-fol. L'érudition brille dans cet ouvrage; mais on y desireroit plus de méthode & de précision. On lui reproche d'avoir pillé dans la *Démonstration Evangélique* de M. Huet, & d'avoir masqué son larcin d'une ruse assez commune aux plagiaires. Il critiqua d'une façon peu décente l'illustre prélat, à l'instigation de Louis Ferrand: mais dans la suite il en demanda pardon à l'offensé.

FRATTA, (Jean) poëte Italien d'une famille noble de Vérone, laissa des *Eglogues*, & un poëme héroïque, intitulé *La Maléide*, dont le Tasse faisoit cas. Ce poëme fut imprimé à Venise en 1596, in-4°, du vivant de son auteur.

FRAUDE, divinité qu'on représentoit avec une tête humaine, d'une physionomie agréable, & le reste du corps

en forme de serpent, avec la queue d'un scorpion.

FRAVITA, voy. FLAVITA.

FREARD DU CASTEL, (Raoul-Adrien) né à Bayeux, réunissoit aux vertus sociales les qualités d'un homme de bien. Ses momens de loisir étoient partagés entre l'étude de la géométrie & la culture des fleurs. Il mourut en 1766, après avoir donné: I. *Elémens de la Géométrie d'Euclide*, Paris, 1740, in-12. II. *L'Ecole du Jardinier fleuriste*, ibid., 1764, in-12. Ces ouvrages sont foiblement écrits.

FRÉDEGAIRE, le plus ancien historien François depuis Grégoire de Tours, est appelé le *Scholastique*, parce qu'autrefois on honoroit de ce nom les hommes qui se distinguoient par leurs écrits. Il composa, par ordre de Childerand, frere de Charles Martel, une *Chronique*, qu'on trouve dans le Recueil des Historiens de France de Duchesne & de D. Bouquet. Elle va jusqu'en 641. Son style est barbare; il manque de construction & d'arrangement. Il coule d'ailleurs trop rapidement sur des événemens intéressans. Cependant, tout abrégé qu'il est, il faut absolument recourir à lui pour cette partie de l'histoire de France. Sa *Chronique* a eu quelques continuateurs, qui l'ont conduite jusqu'en 768. On lui attribue aussi un *Abrégé de Grégoire de Tours*, où il se borne à copier cet historien.

FRÉDEGONDE, femme de Chilperic I, roi de France, née à Avancourt en Picardie d'une famille obscure, entra d'abord au service d'Audouaire,

17e. femme de ce prince. Elle se servit de tout son esprit & de toute sa beauté pour la lui faire répudier. Chilperic prit une seconde femme; Frédégonde la fit assassiner, & obtint le lit & le trône qu'elle occupoit. Ce monstre d'ambition & de cruauté inspira son mari, & lui fit commettre une foule de crimes. Il accabla d'impôts ses sujets, & fit la guerre à ses freres. Frédégonde seconda ses armes par le fer & le poison. Elle fit assassiner Sigebert, Merouée, Clovis, Pretextat, &c. Après la mort de Chilperic, elle arma contre Childebert, défit ses troupes en 591, ravagea la Champagne, & reprit Paris avec les villes voisines qu'on lui avoit enlevées. Elle mourut en 597, couverte de gloire par ses succès, & d'opprobre par ses crimes. Nous parlons dans cet article d'après le plus grand nombre des historiens. Il y a cependant apparence que la haine publique exagéra beaucoup les vices & les maux attribués à Frédégonde.

FRÉDERIC, (S.) évêque d'Utrecht, & fils d'un grand seigneur de Frise, gouverna son diocèse avec zèle, & fut martyrisé en 838 pour la défense de la foi.

FRÉDERIC I, dit *Barberousse*, fils de Frédéric duc de Suabe, & duc de Suabe lui-même en 1147, après la mort de son pere, étoit né en 1121, & obtint la couronne impériale en 1152, à 31 ans, après Conrad III son oncle. Il passa en Italie l'an 1155, pour la recevoir des mains du pape. Adrien IV le sacra le 11 juin, après

bien des difficultés sur le cérémonial. On savoit si peu à Rome ce que c'étoit que l'empire Romain, & toutes les prétentions étoient si contradictoires, que d'un côté le peuple se souleva, parce que le pape avoit couronné l'empereur sans l'ordre du sénat & du peuple; & de l'autre côté le pape Adrien écrivoit dans toutes ses Lettres, qu'il avoit conféré à Frédéric le *bénéfice* de l'empire Romain. Frédéric imposa silence aux députés du peuple: Rome, leur dit-il, n'est plus ce qu'elle a été; Charlemagne & Othon l'ont conquise, & je suis votre maître. Non moins choqué des lettres du pape, il dit qu'il tenoit son empire de Dieu & de l'élection des princes, & non de la libéralité des pontifes Romains. Un légat devant qui il prononça ces paroles, voulut le lui contester; Frédéric le renvoya. Adrien lui envoya en 1157 à Besançon, où il étoit alors, un autre légat, auquel l'empereur fit protester que par le mot de *bénéfice*, le pape n'avoit entendu que la bénédiction ou le sacre, & non une investiture. L'année précédente, 1156, Frédéric avoit répudié Adelaïde, pour épouser Béatrix, fille de Renaud, comte de Bourgogne; & réunit par-là le comté de Bourgogne à ses états; mais ce prétendu mariage, contracté contre les regles de l'Évangile, le mit mal dans l'esprit des peuples, & ne contribua pas peu à la conduite des Milanois envers la nouvelle impératrice (voyez BÉATRIX). Après la mort d'Adrien, en 1160, Frédéric qui vouloit dominer à Rome, opposa au légitime pon-

tise Alexandre III, l'antipape Victor, & successivement deux autres. Les Milanois, indignés de ces violences, secouerent le joug en 1161, & tâcherent de former une république. Mais leur capitale fut prise en 1162, & rasée jusques dans ses fondemens. On passa la chârue & on sema du sel sur son terrain. Bresse, Plaisance furent démantelées, & les autres villes, qui avoient voulu être libres, perdirent non-seulement cet avantage, mais leurs privileges. Le vainqueur fit faire la recherche de tous les droits & de tous les fiefs usurpés. Quatre docteurs de l'université de Bologne qu'il consulta, lui attribuerent tous ces droits, & même l'empire du monde entier, tels que les empereurs des premiers siècles l'avoient possédé. Le fameux Barthole ne balança pas même à déclarer hérétiques, tous ceux qui oseroient douter de la monarchie universelle des empereurs Romains. On voit par cette plaisante décision, que la jurisprudence des empereurs n'étoit pas mieux en ordre que celle des papes; & que ceux qui déclament tant contre la seconde, affectent à l'égard de la première un silence qui tient de l'injustice & de la mauvaise foi. Le pape Alexandre III, qui avoit été obligé de se retirer en France, excommunia Frédéric en 1168. Les villes de Lombardie se liguerent ensemble la même année pour le maintien de leur liberté. Les Milanois rebâtirent leur ville malgré l'empereur. Ils remporterent sur lui une victoire signalée, près de Côme, en 1176; & cette victoire produisit la

paix entre Alexandre & Frédéric. Venise fut le lieu de la réconciliation. Il fallut que le superbe Frédéric plîât. Il reconnut le pape, baisa ses pieds, lui servit d'huissier dans l'église, & conduisit sa mule dans la place S. Marc. La paix fut jurée le 1er. août 1177, sur l'Évangile, par 12 princes de l'empire. Tout fut à l'avantage de l'église. Frédéric promit de restituer ce qui appartenoit au Saint-Siege. Les terres de la comtesse Mathilde ne furent point spécifiées; & ce fut un nouveau sujet de querelle entre l'empereur & le pape Urbain III. Les progrès des Sarrasins réunirent les esprits. Saladin, le héros de son pays & de son siècle, avoit repris Jérusalem sur les Chrétiens. Le pape engagea Frédéric à reconquérir la Terre-Sainte. Ce prince se croisa en 1189. Isaac Lange, empereur de Constantinople, étoit l'allié de Saladin & du sultan d'Icône. Frédéric fut donc obligé de combattre les Grecs. Il torça les passages, remporta deux victoires sur les Turcs, prit Icône, pénétra en Syrie, & alla mourir l'année suivante 1190, après un regne de 38 ans, près de Tarse en Cilicie, pour s'être baigné dans le Cidnus, de la maladie qu'Alexandre-le-Grand contracta autrefois dans le même fleuve. Il laissa en mourant une réputation célèbre d'inégalité & de grandeur. Il couvrit son orgueil, son caractère violent & emporté, par le courage, la franchise, la libéralité, & la constance dans la bonne & la mauvaise fortune. Il avoit une mémoire surprenante, & même

beaucoup de savoir, pour un siècle où la rouille de l'ignorance étoit si épaisse, que presque aucun prince Allemand ne savoit ni lire, ni signer son nom. Jamais les revenus des empereurs n'avoient été plus considérables que sous Frédéric; il tiroit annuellement de l'Italie & de l'Allemagne 60 talens d'or, ce qui revient à 6 millions d'écus d'Allemagne : somme prodigieuse pour ce tems-là, où le domaine des empereurs avoit déjà souffert des pertes immenses. C'est sous Frédéric I que les archevêques de Mayence commencerent à prendre le titre d'*Archichanceliers* de l'empire.

FRÉDÉRIC II, petit-fils de Frédéric I, & fils de l'empereur Henri VI, né en 1194, élu roi des Romains en 1196, empereur en 1210, à 19 ans, ne fut paisible possesseur de l'empire qu'après la mort d'Othon en 1218. Son regne commença par la diette d'Egra en 1219. Ce fut dans cette diette qu'il fit jurer aux grands seigneurs de l'empire, de ne plus rançonner les voyageurs qui passeroient dans leur territoire, & de ne pas faire de fausse monnoie : usages barbares, que les petits princes prenoient pour des droits sacrés dans ces tems de brigandage. Après avoir mis ordre à tout en Allemagne, il passa en Italie. Milan lui ferma ses portes, comme à un petit-fils de Barberousse; & il alla se faire couronner à Rome par le pape Honoré III, le 22 novembre 1220. Il signala son couronnement par des édits violens contre les hérétiques, & par le serment d'aller se battre dans la Terre-Sainte. Frédéric né

en Italie, & s'y plaisant beaucoup, ne se pressa pas de se rendre à Jérusalem. Grégoire IX, successeur d'Honoré III, l'avertit en vain d'exécuter son serment, & l'excommunia en 1227 & 1228. Frédéric part pour la Terre-Sainte, & y arrive en septembre 1228. Méléidin, sultan de Babylone, effrayé de l'orage qui alloit fondre sur lui, conclut l'année d'après une treve de dix ans avec l'empereur. Grégoire IX irrité de ce que Frédéric avoit abandonné si légèrement la cause des Chrétiens d'Orient, & exécuté son serment d'une manière illusoire, l'anathématisa. Il assembla une armée, & s'empara d'une grande partie de la Pouille, dont il investit le beau pere de Frédéric II, Jean de Brienne. Le jeune Henri son fils, roi des Romains, se déclara aussi contre son pere, & fit répandre le bruit de sa mort. Cette nouvelle, quoique fausse, occasionna la révolte générale de la Sicile & de l'Italie. Frédéric, instruit de ces événemens, repasse en Europe. Ayant ramassé une armée à la hâte, il se rend maître de la Romagne, de la Marche d'Ancône, des duchés de Spolette & de Bénévent. Les soldats de la croisade papale, appelés *Guelfes*, portoient le signe des deux clefs sur l'épaule. Les croisés de l'empereur s'appelloient *Gibelins*, & portoient la croix; ils furent souvent vainqueurs. Le pape se réconcilie avec l'empereur en 1230, moyennant la somme de 130,000 marcs d'argent & la restitution des villes qu'il lui avoit prises. Frédéric ne fut si facile, que parce que

son fils s'étoit révolté en Allemagne. Il va assembler une diette à Mayence; condamne en 1235 le rebelle à une prison perpétuelle, & fait élire peu après son second fils, Conrad IV, roi des Romains. L'Allemagne pacifiée, il repasse en Lombardie en 1240, bat les Milanois & en fait un grand carnage. Il prend plusieurs autres villes, foumet la Sardaigne, triomphe des forces de Venise & de Genes, se rend maître du duché d'Urbain & de la Toscane, & assiege Rome. Ce fut alors que ce prince emporté & cruel, fit fendre la tête en quatre, ou marquer d'un fer chaud fait en croix, les prisonniers qu'il faisoit. Il alla ensuite saccager Bénévent, le Mont-Cassin, & les terres des Templiers. Rien n'arrêtoit ses dégâts, & c'étoit sur-tout à l'égard des ministres de l'Eglise qu'il se montrait implacable. » Les temples, disent les historiens, furent saccagés; les vases sacrés servirent dans sa cuisine; les cendres des Saints, troublées dans leur tombe, furent jetées aux vents, leurs ossements dispersés; des ecclésiastiques languirent dans les fers; à d'autres on creva les yeux, d'autres furent chassés de l'Empire, ou égorgés ou livrés aux flammes. L'on fit expirer sur les bûchers, des comtes & des barons du parti Guelse; d'autres périrent de faim & de vermine dans les prisons souterraines d'antiques donjons. Des villes de cette faction furent ruinées de fond en comble. Ezzelino, Gibelin, furieux & sangui-

naire, fit périr par la faim, le fer & le feu, douze mille citoyens de Padoue, enfermés dans l'amphithéâtre de Vérone (voyez EZZELINO). Frédéric avoit été de nouveau excommunié par Grégoire IX en 1236. Le pape donnoit pour motif de cette excommunication, que les armées de ce prince avoient pillé des églises; qu'il avoit fait juger par des cours laïques les affaires ecclésiastiques; & qu'il avoit blasphémé J. C. dans la diette de Francfort, & l'avoit mis au nombre des imposteurs qui avoient trompé l'univers. Dans sa Lettre, adressée aux princes & prélats contre cet empereur, le 12 des calendes de juin de la 13^e. année de son pontificat, 1239, Grégoire l'accuse formellement d'avoir rangé le Sauveur du monde, Moïse & Mahomet sur une même ligne, & rapporte les paroles mêmes de l'empereur: *A tribus Baratoribus, ut ejus verbis utamur, scilicet Christo Jesu, Moïse, & Mahometo, totum mundum fuisse deceptum, &c.* (voyez VIGNES Pierre de). Cette dernière accusation, la plus grave de toutes, fut niée par l'empereur, dans un Manifeste envoyé à toutes les cours. Le pape, qui n'ajoutoit aucune foi à cette protestation, & qui avoit, comme il l'assure dans sa Lettre, des preuves démonstratives du fait, voulut faire assembler un concile; mais les prélats François, Anglois & Espagnols s'étant embarqués à Genes, furent faits prisonniers par Henri, roi de Sardaigne, fils naturel de l'empereur. Le pontife en mourut de douleur. Célestin IV, son

successeur, n'occupa le trône pontifical que 18 jours. Le siège vaqua pendant 19 mois. Enfin Innocent IV ayant été élu, ce pape, l'ami de Frédéric, quand il étoit cardinal, s'efforça en vain de le réconcilier avec le Saint-Siège. Après bien des négociations inutiles, il le déposa dans le concile de Lyon, en 1245 : mais la sentence ne fut prononcée qu'au nom du pape, & en présence du concile, *præ-sente concilio*, non avec l'approbation du concile, *approbante concilio*, comme portent les décrets où le concile concouroit avec le pape. Il n'a point été question dans ce concile du droit du pontife sur la couronne du prince ; ce point n'y fut nullement agité, ni défini. Tout paroît avoir été supposé comme un article de jurisprudence reconnu (voyez MARTIN IV, GRÉGOIRE VII). Tout se réduisoit à savoir si l'empereur étoit véritablement coupable des crimes dont on l'accusoit ; c'est là dessus qu'intervint le jugement. Des historiens & des jurisconsultes ont écrit que le point dont il s'agit ici, formoit une question purement civile, très-différente de celle qui regardoit le prétendu domaine temporel des papes, & que c'étoit une prétention de suzeraineté. Sous le regne des Othon, disent-ils, non-seulement le pape, comme souverain de Rome, conféroit l'empire ; mais il donnoit encore aux empereurs le pouvoir de désigner leurs successeurs. Après les Othon, il donna à certains princes d'Allemagne le droit d'élire les rois des Teutons, qui étoient ensuite élevés à la

dignité impériale, & les empereurs élus lui prêtoient serment de fidélité (*Suppl. Baron., l. 2, c. 40, tom. 10, ann. 964; p. 783, 784 & 909*). Les papes prétendirent en conséquence que les empereurs tenoient leur couronne du St. Siège, comme les électeurs le droit d'élection. Delà ils inféroient, par une conséquence quelconque, le droit de les juger & de les déposer. On voit par une lettre de Frédéric II, que c'étoit-là une des raisons sur lesquelles Innocent IV appuyoit ses prétentions ; elle est rapportée dans l'*Histoire de France*, par Daniel, tom. 4, p. 373, édit. 1755. Quoi qu'il en soit, les écrivains qui se sont épuisés en sarcasmes, contre la conduite des pontifes dans ces tems pénibles & difficiles, n'ont pas eu l'équité d'observer qu'ils avoient les mœurs de leur tems, qu'ils en avoient adopté la jurisprudence & les maximes ; que c'est sur cet état des choses qu'il faut les juger, ainsi que les empereurs qui n'étoient pas plus au-dessus de leur siècle que les papes, & dont la jurisprudence, comme nous venons de l'observer à l'article de *Frédéric I*, étoit plus défectueuse encore & plus révoltante. Les papes d'aujourd'hui sont très-éloignés de ces prétentions, & n'en ont pas qui leur soit plus chère que celle de donner aux souverains de la terre des exemples de modération, de douceur, de sagesse & de justice. » C'est une chose singulière, » dit un écrivain moderne, & » elle seroit inconcevable si » on ne connoissoit l'hypocrisie » du siècle, d'entendre nos » philosophes déclamer avec f.

» reur contre le droit que s'at-
 » tribuoient les papes sur des
 » rois chrétiens, précisément
 » en faveur de l'Eglise qu'ils
 » troubloient, & que leur de-
 » voir étoit de protéger: tan-
 » dis que ces mêmes philoso-
 » phes font une profession ou-
 » verte de renverser les trônes,
 » de traiter en esclaves les rois
 » les plus sages, & d'établir
 » l'anarchie la plus affreuse sur
 » les débris de toute autorité». Les peuples ligués de Lombardie battirent Frédéric; les princes ne le regarderent plus que comme un impie: pour comble de malheur, les Allemands élurent contre lui, en 1246, Henri de Thuringe; puis Guillaume, comte de Hollande, en 1247. On dit qu'étant dans la Pouille, il découvrit que son médecin vouloit l'empoisonner, & qu'il fut obligé de prendre des Mahométans pour sa garde. Ils ne le garantirent pas des fureurs de Mainfroy, l'un de ses bâtards, qui, à ce qu'on prétend, l'empoisonna à Fiorenzuola en 1250, à 57 ans, & l'étouffa sous une pile de carreaux, parce que le poison n'agissoit pas assez promptement. D'autres le font mourir d'une manière différente. Quoique d'un naturel violent & emporté, cet empereur avoit quelques qualités estimables. Actif, vigilant, courageux, il eût pu réprimer, s'il avoit voulu sérieusement, la puissance mahométane dans sa naissance. Il fonda des universités; il cultiva les beaux-arts & les fit cultiver. Il composa un traité: *De arte venandi cum avibus*, imprimé avec *Albertus magnus*, *De falconibus*, Ausbourg, 1596, in-8°. Il fit tra-

duire de grec en latin divers livres, en particulier ceux d'Aristote. Il paroît que dans les dernières années de sa vie il étoit revenu à des sentimens plus religieux, puisque dans son testament il charge son fils Conrad de restituer tout ce qui pouvoit appartenir à l'Eglise, & légua 100,000 onces d'or pour le secours de la Terre-Sainte. Quelques auteurs prétendent qu'il mourut dans de grands sentimens de piété & de repentir.

FRÉDÉRIC III, dit *le Beau*, fils d'Albert I d'Autriche, fut élu par quelques électeurs en 1314; mais le plus grand nombre avoit déjà donné la couronne impériale à Louis de Bavière, qui le vainquit & le fit prisonnier dans une bataille décisive en 1322. Il mourut en 1330, après quelques années de prison, empoisonné par un philtre amoureux, selon les uns; rongé des vers, selon les autres. Duchat lui attribue cette devise: A. E. I. O. V. que Matthieu Tympius prétend signifier, *Aquila Electa Justè Omnia Vincit*. L'événement fait voir qu'elle convenoit mieux à son rival. D'autres l'ont expliquée par *Austria Erit In Orbe Ultimo*; d'autres par *Austria Erit Imperans Orbi Universo*; d'autres enfin par *Audax Et Improbus Omnia Vertit*.

FRÉDÉRIC IV, empereur, ou III, selon quelques-uns, dit *le Pacifique*, né en 1415 d'Ernest, duc d'Autriche, monta sur le trône impérial en 1440, à 25 ans, & fut couronné à Rome en 1452, de la main du pape Nicolas V. Par le serment qu'il prêta à ce pontife, il promit de n'exercer dans Rome

aucun

aucun acte de souverain, sans son consentement. Le couronnement de Frédéric est le dernier qui ait été fait à Rome, & fut un des moins éclatans. Eléonore de Portugal, qu'il avoit demandée en mariage, se rendit à Rome, & y fut couronnée impératrice en même tems que son époux. Frédéric ne vouloit pas d'abord consommer le mariage en Italie, de peur que l'enfant qui en naîtroit n'eût les mœurs italiennes. Il fallut qu'Alfonse, aïeul de sa femme, roi d'Arragon & de Naples, l'y engageât. L'empereur de retour en Allemagne s'abandonna à son humeur trop pacifique, & pour mieux dire, infouciante; il en résulta des guerres civiles. Les électeurs, assemblés à Francfort, le sommerent de s'appliquer aux affaires de l'état, de rétablir la paix publique, de faire administrer la justice & de punir le crime. On le menaça d'élire un roi des Romains, qui auroit le gouvernement de l'empire. Ces menaces furent inutiles. La Hongrie se donna en 1458 à Mathias, fils d'Huniade son défenseur. Frédéric se contenta de lui refuser la couronne de S. Etienne, qu'il avoit entre les mains; refus qui produisit une guerre sanglante. Mathias envahit l'Autriche, prend Vienne, en chasse l'empereur, qui, avec une suite de 80 personnes, se met à se promener de couvent en couvent, en attendant que son vainqueur fût mort. Il répétoit sans cesse ces paroles, qui doivent être dans le cœur d'un philosophe, mais non dans celui d'un monarque: *L'oubli des biens qu'on ne peut recou-*

Tome IV,

vrer, est la félicité suprême. Il se conduisit suivant ces principes; il finit la guerre par un traité de paix honteux en 1487, & mourut en 1493, à 78 ans. C'est au commencement du regne de cet empereur en 1440, qu'on place l'invention de l'imprimerie. *Voyez FUST.*

FRÉDÉRIC I, roi de Danemarck en 1523, après l'expulsion du barbare Christiern, se maintint sur le trône par les armes. Il fit alliance avec Gustave I, qui s'étoit fait reconnoître roi de Suede, & se ligua avec les villes anféatiques. Après il introduisit le Luthéranisme dans ses états, l'an 1526. Il mourut en 1533.

FRÉDÉRIC II, roi de Danemarck, fils & successeur de Christiern III, augmenta ses états, favorisa l'académie de Copenhague, fit fleurir les lettres, aima les savans, & protégea Ticho-Brahé. Son regne ne fut troublé que par une guerre passagere avec la Suede; elle fut heureusement terminée en 1570. Il mourut en 1588, à 54 ans.

FRÉDÉRIC III, d'abord archevêque de Brême, ensuite roi de Danemarck en 1648, après la mort de Christiern IV son pere, perdit plusieurs places, que Charles-Gustave, roi de Suede, lui enleva. Il mourut en 1670, à 61 ans, après avoir obtenu que la couronne, auparavant élective, seroit héréditaire dans sa maison. La noblesse, qui traitoit les autres ordres avec dureté, perdit en même tems une partie de ses privileges.

FRÉDÉRIC IV, roi de Danemarck, fils de Christiern V, monta sur le trône

N

de son pere en 1699. Il se liguâ, avec le czar Pierre & le roi de Pologne, contre Charles XII, qui le contraignit à faire la paix. Après une guerre fort défavantageuse, le roi de Suede ayant été réduit à se retirer en Turquie par le Czar, Frédéric se dédommagea de ses pertes & lui enleva plusieurs places. Il mourut en 1730, à 59 ans.

FRÉDÉRIC-AUGUSTE I, roi de Pologne, naquit à Dresde en 1670, de Jean-Georges III, électeur de Saxe. Il eut cet électorat après la mort de Jean-Georges IV, son frere, en 1694. Il fit ses premieres campagnes contre les François en 1689 sur les bords du Rhin, & y donna des marques de valeur. Choisi en 1695 pour commander l'armée chrétienne contre les Turcs, il soutint sa réputation de bravoure, & eut sur eux de grands avantages. Ayant embrassé la Religion Catholique l'année suivante, il fut élu roi de Pologne le 27 juin, & couronné à Cracovie le 15 septembre. Il avoit acheté la moitié des suffrages de la noblesse Polonoise, & forcé l'autre par l'approche d'une armée Saxonne, qu'il ne tarda pas d'employer contre Charles XII. Il se jeta d'abord sur la Livonie : il y eut quelques succès contre les Suédois ; mais ils furent suivis de plusieurs échecs. Il fut obligé de lever le siege de Riga, perdit la bataille de Cliflow & celle de Frawstadt ; & après une guerre où il avoit été aussi malheureux que brave, il signa la paix en 1706. Par ce traité il fut dépouillé de la couronne de Pologne, que Charles XII avoit

fait donner à Stanislas Lecinski en 1704. Après la bataille de Pultava, Frédéric-Auguste remonta sur le trône, & s'y soutint avec honneur jusqu'à sa mort, arrivée en 1733. Ce monarque avoit une force de corps incroyable ; mais il étoit plus connu encore par sa bravoure, & sur-tout par sa grandeur d'ame dans la bonne & la mauvaise fortune. Sa cour étoit la plus brillante de l'Europe, après celle de Louis XIV. Il signala son regne par un nouveau Code, par l'érection de différentes chaires académiques ; par la fondation d'un gymnase pour la noblesse à Dresde, & par d'autres établissemens qui l'ont immortalisé dans le cœur de ses sujets.

FRÉDÉRIC-AUGUSTE II, roi de Pologne, fils du précédent, naquit en 1696, & parvint au trône en 1734. Les dernieres années de son regne furent très-malheureuses. En 1756, le roi de Prusse s'empara de la Saxe, qu'il garda jusqu'à la paix conclue à Hubertsbourg, le 15 février 1763. Frédéric-Auguste mourut le 5 octobre de la même année. C'étoit un prince plein de bonté & de générosité ; mais qui ayant des voisins puissans, négligea trop le soin de préparer de bonne heure les moyens de leur résister.

FRÉDÉRIC, prince de Hesse-Cassel, épousa, le 4 avril 1715, Ulrique-Eléonore, sœur de Charles XII, roi de Suede. Cette princesse, après la mort funeste du conquérant son frere, succéda à la couronne le 3 février 1719. L'année suivante

elle associa son époux au trône avec l'agrément des états, & Frédéric fut proclamé roi de Suede le 4 avril 1720. Il fit la guerre aux Russes, qui battirent ses troupes en plusieurs rencontres; & mourut en 1751, à 75 ans, sans postérité.

FRÉDÉRIC-GUILLAUME de Brandebourg, surnommé *le Grand-Electeur*, né à Berlin en 1620, fit la guerre aux Polonois avec avantage. Elle finit par le traité de Braunsberg en 1657. Dans la guerre de 1674 contre Louis XIV, il s'unit avec le roi d'Espagne & les Hollandois. Il marcha dans l'Alsace avec son armée; mais il fut bientôt contraint de la retirer, pour s'opposer aux Suédois qui s'étoient emparés des meilleures places du Brandebourg. Frédéric les mit en fuite, fit une descente dans l'isle de Rugen, prit Fehrschantz, Stralsund, Gripswalde, & fit une paix avantageuse, fruit de ses victoires. Il mourut en 1688. L'auteur des *Mémoires de Brandebourg* en fait ce portrait, ou, pour mieux dire, ce panégyrique: « Frédéric-Guillaume avoit toutes les
» qualités qui font les grands
» hommes; magnanime, dé-
» bonnaire, généreux, hu-
» main... Il devint le restau-
» rateur & le défenseur de sa
» patrie, le fondateur de la
» puissance du Brandebourg,
» l'arbitre de ses égaux... Avec
» peu de moyens il fit de gran-
» des choses, se tint lui seul
» lieu de ministre & de géné-
» ral, & rendit florissant un
» état qu'il avoit trouvé ense-
» veli sous ses ruines». Lorsque Frédéric II fit transporter les

corps de ses ancêtres dans la nouvelle cathédrale de Berlin, il voulut voir celui de Frédéric-Guillaume, son bisaïeul. Après l'avoir considéré long-tems en silence & les larmes aux yeux, il le prit par la main & dit aux assistans: *Messieurs, celui-ci a fait beaucoup.*

FRÉDÉRIC I, électeur de Brandebourg, fils du précédent, naquit à Königsberg en 1657. Le titre de *Roi* tentoit son ambition: il fit négocier en 1703 auprès de Léopold, pour l'érection du duché de Prusse en royaume. L'empereur avoit refusé, en 1695, de reconnoître la Prusse pour un duché séculier; mais en 1700, Frédéric lui ayant promis du secours contre la France, il ne fit aucune difficulté de le reconnoître pour un royaume. L'Angleterre & la Hollande furent gagnées par le même motif. Les différends entre la Suede & le roi de Pologne assurèrent le consentement de ces deux couronnes, qui avoient un intérêt égal à ménager Frédéric; enfin, à la paix d'Utrecht, il fut généralement reconnu comme roi. On lui confirma en même tems la possession de la ville de Gueldres, & de quelques autres de ce duché dont il s'étoit emparé en 1703. Il augmenta encore ses états, du comté de Teklenbourg, de la principauté de Neufchâtel & de Valengin. Il mourut en 1713. Ce prince étoit magnifique & généreux, mais c'étoit aux dépens de ses sujets: il fouloit les pauvres pour engraisser les riches. Sa cour étoit superbe, ses ambassades magnifiques, ses bâtimens somptueux, ses fêtes brillantes.

Il fonda l'université de Halle, la société royale de Berlin, & l'académie des Nobles. Il dépensoit ordinairement sans choix l'argent de ses peuples. Il donna un fief de 40 mille écus à un chasseur, qui lui fit tirer un cerf de haute ramure ; enfin, pour nous servir de l'expression de son petit-fils, « il étoit » grand dans les petites choses, » & petit dans les grandes ».

FRÉDÉRIC - GUILLAUME I (*) , roi de Prusse, né à Berlin le 15 août 1688, commença à régner en 1713, sous les auspices favorables de la paix. Toute son attention se tourna d'abord sur l'intérieur du gouvernement. Il rétablit l'ordre dans les finances, la police, la justice, le militaire. De cent chambellans qu'avoit eus son pere, il n'en retint que 12. Il réduisit sa propre dépense à une somme modique, disant qu'un prince doit être économe du sang & du bien de ses sujets. La bonne administration de ses finances fit que, dès la 1re. année de son regne, il entretenoit 50 mille hommes sous les armes, sans qu'aucune puissance lui payât des subsides. La France & l'Espagne avoient enfin reconnu sa royauté, & la souveraineté de la principauté de Neufchâtel. On lui avoit garanti le pays de Gueldres & de Kessel, en forme de dédommagement de la principauté d'Orange, à laquelle il renonça pour lui & pour

ses descendans. Le Nord étoit en feu par les querelles de Charles XII. Frédéric ne voulut pas s'en mêler, & tandis que ce héros soldat perdoit ses plus riches provinces, Frédéric acquéroit la baronnie de Limbourg dans la Suabe. Il fut enfin obligé de prendre part à cette guerre, & de se déclarer contre le roi de Suede, dont les procédés & les hostilités l'avoient d'autant plus irrité, qu'il ne vouloit pas les réparer. Frédéric, forcé de se défendre, ne put s'empêcher de s'écrier : *Ah ! faut-il qu'un roi que j'estime, me contraigne à devenir son ennemi ?* Ses armes eurent un heureux succès ; il chassa les Suédois de Stralsund en 1715, & revint vainqueur à Berlin, mais sans vouloir permettre qu'on lui élevât un arc de triomphe. En méprisant les dehors de la royauté, il en outroit cependant quelquefois les droits, & se rendoit maître des propriétés : c'est ainsi qu'il abolit en 1717 tous les fiefs dans ses états, & les rendit allodiaux. L'année suivante, il borna la durée des procès criminels à 3 mois. Il repeupla la Prusse & la Poméranie, que la peste avoit dévastées. Il fit venir des colonies de la Suisse, de la Suabe & du Palatinat, & les y établit à grands frais. Beaucoup d'étrangers furent appelés dans ses états. Ceux qui établissoient des manufactures dans les vil-

(*) Ce seroit FRÉDÉRIC-GUILLAUME II, si on comptoit Frédéric-Guillaume le grand-électeur ; mais l'on date depuis l'érection de la Prusse en royaume. — D'un autre côté, il faut observer que c'est l'usage de cette cour de considérer l'ensemble de deux noms comme un nom différent. C'est pourquoi le grand Frédéric n'est que Frédéric II.

les, & ceux qui y faisoient connoître des arts nouveaux, étoient excités par des bénéfices, des privilèges & des récompenses. Il parcourait annuellement toutes ses provinces, & par-tout il encourageoit l'industrie & faisoit naître l'abondance. Dès l'an 1708 son armée montoit à près de 60 mille hommes, nombre excessif pour l'étendue de ses états; mais de ce mal il résulta quelque bien: l'argent que les provinces payoient à l'état, leur revenoit sans cesse par le moyen des troupes. Les laines qu'on vendoit aux étrangers & qu'on rachetoit après qu'ils les avoient travaillées, ne sortirent plus du pays. Toute l'armée fut habillée de neuf régulièrement tous les ans. La paix de 1720 lui assura la ville & la principauté de Stetin. Frédéric avoit établi sa résidence à Potsdam, maison de plaisance, dont il fit une belle ville où fleurirent les arts. Il y fonda un grand hôpital, où sont entretenus annuellement 2500 enfans de soldats, qui peuvent apprendre les professions auxquelles leur génie les détermine. Il établit de même un hôpital de filles, qui sont élevées aux ouvrages propres à leur sexe. Il augmenta la même année, en 1722, le corps des cadets, où 300 jeunes gentils-hommes apprennent l'art de la guerre. Tandis que Frédéric faisoit fleurir ses états au-dedans, il les soutenoit au-dehors. Il signa en 1727 le traité de Wusterhausen avec l'empereur: il consistoit dans des garanties réciproques. A peine ce traité fut-il conclu, qu'il pensa

s'allumer une guerre en Allemagne entre les rois de Prusse & d'Angleterre. Il s'agissoit de deux petits prés, situés aux confins de la vieille Marche & du duché de Zell, & de quelques payfans Hanovriens que des officiers Prussiens avoient enrôlés. Cette querelle fut pacifiée dans le congrès de Brunswick. L'année 1730 est remarquable par les brouilleries de Frédéric avec son fils, qui, lié de bonne heure avec les philosophes & lisant leurs livres, n'avoit pas pris les maximes qui assurent la paix des familles. Le roi de Prusse, pere tendre, mais sévère, l'envoya prisonnier à Custrin sur l'Oder, & ne le relâcha qu'après les prières répétées de l'empereur & du roi d'Angleterre. Il mourut le 31 mai 1740, avec tous les sentimens de religion que l'on peut avoir hors de la véritable Eglise. « La politique de » Frédéric, dit son illustre fils, » fut toujours inséparable de » sa justice. Moins occupé à » étendre ses états qu'à les » bien gouverner, circonspect » dans ses engagements, vrai » dans ses promesses, austère » dans ses mœurs, rigoureux » sur celles des autres, scrupuleux observateur de la » discipline militaire, il présu- » moit si bien de l'humanité, » qu'il auroit voulu que ses » sujets fussent aussi stoïques » que lui ». Il n'aimoit pas les savans, ni les poètes. La connoissance de l'histoire, peut-être celle de la nature humaine, lui avoit persuadé que les lettres cultivées au-delà d'un certain degré, & devenues d'un usage trop général,

détruisoient l'énergie des nations & préparoient la chute des empires; & c'est peut-être à la conduite qu'il tint à cet égard, qu'il faut en partie attribuer la gloire du regne suivant (voyez GIRALDI Lilio, ROUSSEAU Jean-Jacques). « Il » retarda par-là, dit l'abbé » Denina, les progrès d'une » philosophie destructive & » de cet esprit léger qui com- » mençoit à se répandre de » son tems. C'étoit à l'époque » de la régence du duc d'Or- » laume monstroient tant d'aver- » sion pour les modes & les » muses Françoises. C'étoit » dans ce tems que les Fran- » çois les plus sensés se plai- » gnoient de la futilité qui ré- » gnoit dans la littérature & de » la corruption du goût, qui » gagnoit amplement ». Les anecdotes suivantes acheveront de donner une juste idée de son caractère. Le roi & le prince royal (depuis Frédéric II) passant quelques jours à Bonn, l'électeur Clément-Auguste, de la maison de Bavière, les traita avec toute la magnificence possible. On leur donna, entr'autres, un bal. Frédéric-Guillaume étoit toujours fort mal habillé, car il portoit un uniforme aussi long-tems qu'il pouvoit; & quand il se faisoit faire un habit neuf, on y mettoit les boutons du vieux. Le prince royal n'étoit guère plus élégant; d'ailleurs il étoit fort triste & ne trouvoit aucun plaisir à tous les divertissemens. Le roi s'en étant aperçu, lui demanda la raison de sa tristesse, & pour-quoi il ne dansoit pas. Frédéric baissa les yeux & regarda son

habit tout usé. Mais le vigoureux monarque répondit en lui appliquant un ample soufflet devant toute la compagnie, & le poussa au milieu de la salle, en lui disant : *Allons, allons, marche!* Des larmes coulerent des yeux du prince; mais il fallut prier une dame & danser avec elle. — Quand Frédéric-Guillaume avoit fait sa revue, il alloit se promener à pied par la ville. Alors tout le monde s'enfuyoit au plus vite. Il ne pouvoit pas souffrir sur-tout une femme dans les rues. Quand il en rencontroit quelqu'une, il la renvoyoit chez elle, avec une paire de soufflets, ou quelques coups de canne ou de pied, en disant : *Que fait ici cette gueuse? Les honnêtes femmes restent dans leur ménage.* Un beau jour d'été, il surprit plusieurs femmes qui se promenoient derriere le château dans une place publique, nommée *Jardin du Roi*, mais qui n'est qu'une grande place d'exercice. A cette vue il appella des soldats, envoya chercher des balais, & obligea les belles dames à balayer la place pendant une demi-heure. — Il ne pouvoit souffrir que les ministres de la parole de Dieu vinssent voir la parade; & quand il en appercevoit quelques-uns, il les envoyoit à coups de canne lire la Bible & faire des sermons. On publia la *Vie* de Frédéric-Guillaume en 2 vol. in-12, 1741. C'est un ouvrage très-médiocre, fait en partie sur les gazettes; mais plus véridique que la plupart des histoires modernes, écrites avec l'emphase du faux esprit philosophique.

FRÉDÉRIC II, roi de Prusse, né le 24 janvier 1712, succéda à son père, Frédéric-Guillaume, le 31 mai 1740. Il entra la même année en Silésie à la tête d'une armée, pour enlever cette province à l'héritière de Charles VI; & par une de ces révolutions dont la politique humaine offre tant d'exemples, on vit le successeur du plus fidèle allié de l'Autriche, tourner sa puissance contre une maison long-tems défendue & secourue par ses ancêtres. Il ne trouva qu'une foible résistance, & fut bientôt maître des places les plus considérables. L'année suivante, le 9 avril, il surprit à Molvitz le comte de Neipperg, commandant 25 mille Autrichiens, & le défit entièrement, quoique le général Römer, à la tête de la cavalerie, eût d'abord culbuté l'armée Prussienne. Cette victoire fut suivie de celle de Czaslau, le 17 mai 1742; mais la cavalerie Prussienne y ayant été presque détruite, la paix fut signée le 11 juin à Breslaw; le comté de Glatz en Bohême & la Basse-Silésie furent cédés au roi. L'extrémité où les succès de Marie-Thérèse avoient réduit l'empereur Charles VI & ses alliés, engagea le roi de Prusse à reprendre les armes. Il s'empara de Prague le 16 septembre 1744; mais les Hongrois la reprirent le 17 novembre de la même année. La victoire remportée à Friedberg le 24 juin 1745, sur les Autrichiens & les Saxons, fut suivie d'un nouveau traité de paix, conclu le 25 décembre, où les concessions précédentes furent con-

firmées. Depuis cette époque, Frédéric s'appliqua entièrement au gouvernement intérieur de ses Etats, à protéger le commerce, à établir des manufactures, embellir les villes & sur-tout sa capitale, élever des forteresses, &c.; jusqu'à ce qu'en 1756, sur le soupçon d'une alliance conclue entre le roi de Pologne & l'impératrice-reine, il entra brusquement en Saxe, combattit le général Brown à Lowositz en Bohême, le 1 octobre 1756, &, quoique la victoire parût indécise, s'empara peu de jours après de toute l'armée Saxonne, composée de 14 mille hommes, renfermée dans le camp de Pyrna. L'année suivante il s'avança jusqu'à Prague, donna le 6 mai une bataille sanglante dans laquelle ayant rapidement occupé un vide que les Autrichiens, par trop d'ardeur, avoient laissé dans leur centre, il obligea une partie de leur armée de se retirer, & l'autre d'entrer dans Prague. Il assiégeoit cette ville lorsque le comte de Daun lui présenta la bataille à Kolin le 18 juin. Il y perdit ses meilleures troupes. Ses grenadiers furent repoussés à 6 reprises différentes; les voyant hésiter à obéir à l'ordre d'une nouvelle attaque, il accourut en personne en leur criant: *Wollet ihr denn ewig leben?* (Voulez-vous donc vivre éternellement?). Cette exhortation singulière les fit marcher à une septième attaque, aussi inutile que les précédentes. Après cette défaite, il leva le siège & évacua la Bohême. Le 30 août de la même année ses troupes commandées par le général Lehvald, furent défaits.

par les Russes à Gros-Jägerndorff dans la Prusse Brandebourgeoise, & le 7 septembre par les Autrichiens sur la Neifs dans la Lusace; mais le 5 novembre il remporta sur les François la fameuse bataille de Rosbach. Il perdit Schweidnitz le 12 novembre; & son armée, commandée par le prince de Beveren, fut défaite à Breslaw le 22 du même mois, ce qui rendit les Autrichiens maîtres de cette capitale de la Silésie; mais ils la perdirent le 10 décembre, après avoir été totalement défaits à Lissa 5 jours auparavant. La campagne suivante s'ouvrit par le siege d'Olmütz, que le roi commandoit en personne, tandis que le comte de Daun s'occupoit à former une armée (car la défaite de Lissa avoit presque anéanti celle qui triompha à Kolin & à Breslaw). Ce général avança avec ses nouvelles troupes, intercepta un grand convoi, & cette armée composée, pour ainsi dire, de recrues que le danger de la patrie avoit fait accourir de toutes parts, força le roi à lever le siege de cette place importante (*). L'année 1758 fut remarquable par la bataille donnée à Zorndorff le 25 août; les

Russes commandés par le général Fermer, & les Prussiens par leur roi, s'attribuerent également la victoire. La bataille de Hoch-Kirchen fut plus décisive, le camp des Prussiens, leurs tentes, leurs bagages, tombèrent au pouvoir du comte de Daun; mais ce qui est étonnant qu'une victoire, c'est que le roi complètement battu partit comme un foudre pour la Silésie, & fit lever le siege de Neifs qui étoit sur le point de se rendre. L'année 1759, l'armée Prussienne fut défaite à Zullichau le 23 juillet par le général Russe Solikow, & à Kunnersdorff le 12 août par le même général & un corps d'Autrichiens, commandé par Laudon. Dresde se rendit aux Autrichiens le 4 septembre, & les Prussiens tâchèrent inutilement de le reprendre en 1760. Ils eurent plus de succès au combat de Peitz le 30 octobre 1759; mais le général Finck s'étant placé près de Maxen avec 20 mille hommes sur un plateau commandé de toutes parts, fut environné par les Autrichiens & obligé de se rendre sans tirer un coup de fusil, le 20 novembre 1759. Le général Fouquet ne fut pas plus heureux le 23

(*) Cette observation & d'autres du même genre produiront peut-être un jour de grandes réformes dans l'état militaire; on pensera qu'une armée de 30 à 50 mille hommes de vieilles troupes peut en peu de mois, tandis que l'ennemi s'arrête au siege de quelque place frontiere, former & s'incorporer cent mille recrues, & qu'une telle armée composée de soldats sains, robustes & de bonne volonté, vaut plus de quatre cent mille forçats, éternés dans l'oïveté, dans la corruption morale & physique; *bétail humain*, comme dit un homme d'esprit, qui périt trois fois avant qu'on en ait besoin. Le génie de l'humanité ouvrira peut-être un jour les yeux des rois sur cet important objet; mais la politique d'aujourd'hui mesure les masses du moment, & n'a point de calculs pour les moyens qui rendent l'état formidable sans parade & sans bruit.

juin 1760, ayant été battu & fait prisonnier à Landshut par Laudon, cet habile & actif militaire que Frédéric appelloit sa *sentinelle*, parce qu'il en étoit par-tout observé & le rencontroit par-tout. Le 3 novembre, les Prussiens eurent leur revanche à Torgau, où le comte de Daun avoit d'abord été victorieux; mais les Autrichiens ayant abandonné une montagne que le général Ziethen s'empressa d'occuper, l'honneur de cette journée resta à Frédéric. Laudon ayant pris Schweidnitz d'emblée en 1761, les Prussiens le reprirent en 1762 après un siège de deux mois. Mais Colberg étant tombé au pouvoir des Russes, & l'état menacé de toutes parts, Frédéric avoit besoin de tout son courage pour ne pas céder aux revers, lorsque la mort de la czarienne Elizabeth, arrivée en 1762, changea l'état des affaires & amena la paix, signée à Hubertshourg le 15 février 1763. Le résultat de ce traité, fruit de tant de sang inutilement répandu, fut que tout resteroit sur le pied où il étoit avant la guerre. Les divisions de la Pologne ayant inspiré en 1772 aux puissances voisines le projet de la démembrer, Frédéric eut pour sa part la Prusse-Polonoise & quelques autres districts. Les prétentions que l'impératrice forma sur la Bavière après la mort de l'électeur Maximilien-Joseph en 1777, rallumèrent la guerre, qui dura deux ans sans qu'il y ait eu de part & d'autre aucune action d'éclat. Par le traité conclu à Teschen le 13 mai 1779, on ajouta à l'Autriche quelques districts de la Bavière,

& la succession de Bareuth & d'Anspach fut assurée à Frédéric. Ce monarque étoit occupé à former une ligue qu'il croyoit nécessaire à la sûreté & à l'équilibre de l'Allemagne, lorsque la diminution sensible de ses forces l'avertit que la fin de son regne n'étoit pas éloignée; une hydropisie qui se joignit à cet épuisement, avança sa mort & l'enleva à Sans-Souci, près de Potsdam, le 17 août 1786, dans sa 75^e. année. Il avoit épousé Elizabeth-Christine de Brunswick, niece de l'impératrice, épouse de Charles VI, dont il n'eut point d'enfans. (*Voyez* MARIE-THÉRESE, LOUIS XV, BROWN, DAUN, CHARLES-ALEXANDRE, &c.). Un génie vaste, vif & rapide; une étendue de vues qui embrassoit tout, une promptitude qui réunissoit presque au même instant le projet & l'exécution; la science de la guerre portée à son comble; une vie dure, agissante, infatigable; un fonds inépuisable de ressources personnelles & politiques dans les circonstances les plus pénibles, une administration ferme, égale, conséquente, seront toujours des idées attachées au nom de Frédéric II. Il aima les sciences & les arts, il les cultiva lui-même, fut l'ami & le Mécène des savans. S'il se trompa quelquefois sur l'objet de ses bienfaits, si de l'encouragement général il est né quelquefois un excès de confiance, si la licence & l'audace ont usurpé le nom de *liberté*, c'est qu'il est bien difficile à la prudence humaine de faire le bien sans mélange, & d'atteindre exclusivement le but qu'elle se propose. Ceux

qu'on appelle aujourd'hui *philosophes* l'ont regardé comme leur appui; mais on fait avec quelle sévérité il les châtoit quand leur vanité & leur égoïsme oïoient compromettre sa protection, & à quel point leur chef éprouva son ressentiment. Son zèle pour la justice a pu s'égarer dans sa route par la célérité & l'ardeur avec lesquelles il l'a quelquefois poursuivie: mais si dans le flegme de la réflexion & la lenteur des formes judiciaires le magistrat peut s'abuser, ne jugeons pas trop sévèrement le monarque dont la puissance ne prescrit pas contre l'erreur. Un état militaire égal à celui des plus grandes monarchies, l'obligea à tirer de ses provinces des subsides proportionnés à une si vaste dépense, à établir un ordre de finances qui sembloit pressurer le peuple: mais dans toutes les occasions il venoit à son secours; les villes & les provinces ne réclamoient jamais en vain le trésor public; il respecta la propriété, les possessions civiles & religieuses, comme un dépôt sacré, confié à sa défense. Trop judicieux pour s'en tenir en fait de religion à l'inconséquence des principes protestans, il fut comme tous les savans destitués de la lumière de la vraie foi, dans un état d'indécision & de perplexité: mais la nécessité & l'importance de la religion en général lui étoient connues. Il aima, il protégea les Catholiques, conserva leurs églises, leurs prêtres, & ne permit point qu'on donnât la moindre atteinte à leurs usages, à l'ordre & à la pompe de leur

culte. Tous les étrangers admirent le beau temple qu'ils ont élevé à Berlin sous ses auspices. Il étoit vivement touché de la majesté de leurs cérémonies, & sur-tout de la pompe imposante du sacrifice. Un jour qu'il avoit assisté à la grand'Messe, chantée dans la cathédrale de Breslaw par le cardinal de Zinzendorff, il dit à ce prélat: *Les Calvinistes traitent Dieu comme un serviteur, les Luthériens comme leur égal, mais les Catholiques le traitent en Dieu.* Vers la fin de son regne, ayant appris qu'une secte auparavant peu connue en Allemagne, & qui par-tout se fait passer pour un *santôme*, faisoit des ravages à Brinn & à Olmutz, il prit toutes les précautions convenables pour en préserver le clergé de ses états. On lui a reproché d'avoir profité de la foiblesse de l'Autriche pour conquérir une de ses provinces, d'avoir ravagé & épuisé la Saxe, d'avoir réglé sur l'esprit de conquêtes & la gloire des combats, des démarches que la morale chrétienne & la rigueur du droit font dépendre d'autres principes; mais » quel est le prince (dit le » maréchal de Berwick dans » ses excellens *Mémoires*), » quelle est la nation qui puisse » se vanter d'avoir toujours » préféré la bonne foi & la » justice à ses intérêts? Il n'est » question que d'un peu plus » ou d'un peu moins; car l'on » peut avancer hardiment, qu'il » semble que la Religion, l'é- » quité & la parenté ne sont » plus présentement des motifs » qui fassent impression; & » que pour satisfaire son am-

» bition, & se procurer quel-
 » ques avantages, l'on se croit
 » tout permis ». Tout cela peut
 être, & n'est effectivement que
 trop vrai ; mais dans les juge-
 mens moraux, ce n'est pas sur
 ce qui est généralement pra-
 tiqué, que le sage se règle,
 mais sur ce qui doit être pra-
 tiqué. L'équité n'eût-elle plus
 qu'un seul partisan, n'en eût-
 elle aucun, c'est sur elle, sur
 elle seule, sur ses droits in-
 variables & imprescriptibles,
 que l'homme de probité, que
 l'homme chrétien se décide
 pour distribuer la louange & le
 blâme. Nous ne rassemblerons
 pas ici tous les traits de ce mo-
 narque célèbre. Les portraits
 des rois guerriers sur-tout, ne
 peuvent acquérir qu'avec le
 tems le mérite d'une ressem-
 blance parfaite. Il est des traits
 qui doivent être aperçus de
 loin pour faire leur véritable
 effet dans l'ensemble ; il est des
 couleurs trop vives ou trop
 foncées, que le tems doit ré-
 duire à des nuances conven-
 nables. Si l'admiration a ses ex-
 cès, la censure a les siens. Si
 la personne des monarques s'il-
 lustre par des faits éclatans,
 la gloire des actions publiques
 est quelquefois obscurcie par
 des bruits sourds que l'indiscré-
 tion répand sur la conduite per-
 sonnelle. Quelques anecdotes
 suppléeront à l'ensemble d'un
 portrait complet. Frédéric ai-
 moit les reparties libres, & s'en
 offensoit rarement, sur-tout
 quand elles étoient promptes &
 vives, & qu'il y avoit donné
 lieu. Dans une revue, ayant ap-
 perçu un officier qui avoit une
 balafre, il lui dit : *A quel cabaret*
avez-vous attrapé cela ? A

Kolin, répondit celui-ci, *où*
voire Majesté a payé l'écot (le
 roi avoit été complètement
 battu à Kolin). — Par le par-
 tage de la Pologne & la prise
 de possession du roi, l'évêque
 de Warmie perdit une grande
 partie de ses revenus. Ce pré-
 lat, que Frédéric aimoit beau-
 coup, étant venu en 1776, lui
 rendre ses devoirs à Potsdam,
 le monarque lui dit : *Il est im-*
possible que vous m'aimiez. L'é-
 vêque répondit qu'il n'oublie-
 roit jamais les devoirs d'un
 sujet envers son souverain.
 » Pour moi, dit le roi, je suis
 » vraiment votre ami, & j'ai
 » beaucoup compté sur votre
 » amitié. Si S. Pierre me re-
 » fusoit un jour l'entrée du
 » Paradis, j'espère que vous
 » auriez la bonté de m'y por-
 » ter sous votre manteau,
 » sans que personne s'en ap-
 » perçoive ». *Cela sera diffi-*
cile, reprit l'évêque, *car votre*
Majesté me l'a tellement rogné,
que je ne pourrai jamais y ca-
cher de la contrebande. Le roi
 se mit à rire & prit fort bien la
 plaisanterie. — Soupant un jour
 avec l'abbé Bastiani, un des
 Italiens qu'il avoit souvent au-
 près de lui, Frédéric lui dit :
 » Quand vous aurez obtenu la
 » tiare (car je ne doute point
 » que vos vertus ne vous la
 » procurent un jour), comment
 » me recevrez-vous, lorsque
 » j'irai à Rome pour vous ren-
 » dre mes hommages » ? *Je*
dirai, répondit l'abbé, *qu'on*
laisse entrer l'aigle noir, afin
qu'il me couvre de ses ailes ;
mais en même tems je me garde-
rai de son bec. — Un Anglois
 causoit un jour avec le roi de
 Prusse sur les débats du parle-

ment d'Angleterre. Frédéric, se plaignant du peu de ressort de l'autorité royale dans le royaume Britannique, dit: *Oh! si j'étois roi d'Angleterre.....* Sire, dit l'Anglois en l'interrompant, *si vous étiez roi d'Angleterre, vous ne le seriez pas vingt-quatre heures.* — On fait que le roi faisoit battre une grande quantité de petite monnoie de mauvais aloi, que l'on nommoit *pièces de six pfennings*. On payoit avec ces pièces les soldats, les ouvriers, & une partie des pensions des officiers civils & militaires; mais à aucune caisse royale on ne recevoit ces *six pfennings*, de sorte que le roi attiroit le bon argent dans ses coffres, pour n'en ressortir jamais, & distribuait parmi le peuple cette mauvaise monnoie qui ne rentroit plus dans ses coffres. Un jour Frédéric passant à Potzdam devant la porte d'un boulanger, le voit disputer avec un paysan: il demande ce que c'est; on lui dit que le boulanger veut payer en *six pfennings* du bled qu'il a acheté du paysan, & que ce dernier refuse de prendre cette monnoie. Frédéric s'avance & dit au paysan: *Pourquoi ne veux-tu pas prendre cette monnoie?* Le paysan regarde le roi, & lui répond avec humeur: *Laprends-tu, toi?* Le roi ne répondit pas un mot, & passa son chemin. — Un jeune officier quittoit quelquefois son uniforme, quoique cela fût défendu sévèrement, & mettoit un habit verd, pour aller à quelques parties de plaisir. Un jour qu'il croyoit le roi absent, il va, ainsi vêtu, se promener avec sa maîtresse dans

les jardins de Sans-Souci. Au détour d'une allée, il aperçoit le roi, qui le reconnoît à son épée, qu'il avoit eu l'imprudence de garder. *Qui êtes-vous?* lui dit Frédéric. Sire, répond le jeune-homme, en se remettant de sa frayeur, *je suis un officier, mais je me promene ici incognito.* Le roi se mit à rire & lui dit: *Eh bien, prenez garde que le roi ne vous voie,* & il passa son chemin. — Cependant cette indulgence de Frédéric à l'égard de la liberté des repartiés avoit des exceptions; quelquefois il en prenoit de l'humeur & ne pouvoit s'empêcher de la témoigner, & il reste toujours vrai en général qu'il n'est pas bon de rire avec les rois. « Frédéric, dit l'auteur » de sa vie, aimoit à railler » les autres, & la plaisanterie » lui étoit désagréable lorsqu'il » en étoit l'objet. Quand il » voyoit un médecin, la première chose qu'il lui demandoit, c'étoit le nombre de personnes qu'il avoit envoyées dans l'autre monde. L'un d'eux lui répondit: *Pas tant que vous, Sire.* Il lui tourna le dos & ne lui répondit rien. — Ce qui avoit irrité Frédéric contre Voltaire, c'est que Mauvertuis lui avoit raconté l'anecdote suivante. Un jour que le général Manstein étoit dans la chambre de Voltaire, où celui-ci corrigeoit le style des *Mémoires sur la Russie*, composés par cet officier, le roi lui envoya une pièce de vers de sa façon à examiner. Voltaire renvoya Manstein, en lui disant: *Mon ami, à une autre fois; voilà le roi qui m'envoie son linge sale à*

blanchir, je blanchirai le vôtre
 après. — La Métrie ayant dit
 au roi qu'on étoit bien jaloux
 de la faveur & de la fortune
 de Voltaire, il répondit: *Laissez*
faire; on presse l'orange, & on
la jette quand on a avalé le jus.
 » Frédéric, ajoute son bio-
 » graphe, n'eut jamais d'autre
 » dessein que de faire corriger
 » & publier ses ouvrages,
 » par cet auteur à la mode ». —
 Lorsque l'abbé Raynal vint
 à Berlin, Frédéric demanda à
 le voir, & se vengea par une
 petite méchanceté, du passage
 de l'*Histoire des deux Indes*,
 où il n'étoit pas ménagé. Le
 roi lui parla de son *Histoire du*
Stathouderat & de ses Mémoires
historiques, & affecta de ne lui
 pas dire un mot de l'*Histoire*
des deux Indes. L'abbé lui dit:
Sire, j'ai fait encore quelques
autres ouvrages. — Je ne les con-
nois pas, lui répondit Frédéric;
 & il parla d'autre chose. On
 prétend que l'abbé n'auroit pas
 refusé la place de président de
 l'académie, si on la lui eût of-
 ferte; on en toucha quelque
 chose à Frédéric, qui rejeta la
 proposition bien loin. Il écrivit
 en même tems une lettre à
 d'Alembert, où il disoit les
 plus belles choses de l'abbé
 Raynal; mais dans les petits
 soupers on le traitoit de *fana-*
tique & de déclamateur. — Fré-
 deric se moquoit de son aca-
 démie qu'il avoit appris à con-
 noître par toutes ces guerres
 intestines, aussi-bien que par
 la bizarrerie & la contradiction
 de ses jugemens. « Un jour,
 » dit l'auteur de sa *Vie*, il
 » voulut s'assurer si les louan-
 » ges que les académiciens
 » prodiguoient à ses Mémoires

» étoient bien sinceres. Pour
 » cet effet, il fit passer au
 » secrétaire perpétuel un ma-
 » nuscrit de sa façon, en ca-
 » chant soigneusement d'où il
 » venoit. Soit oubli ou négli-
 » gence, il n'en fut fait aucune
 » mention. Au bout de quel-
 » que tems, le nom de l'au-
 » teur transpira & les louanges
 » recommencerent; mais on
 » prétend que Frédéric répon-
 » dit: *Vous m'avez appris ce*
que je dois penser de vos suf-
frages ». — Ce qui pouvoit
 un peu consoler l'académie,
 c'est que les jugemens de Fré-
 deric n'étoient quelquefois pas
 mieux motivés. « Avant que
 » Voltaire eût avoué au roi
 » qu'il avoit fait la *Pucelle*
 » d'Orléans, Frédéric préten-
 » doit que c'étoit faire injure au
 » plus bel-esprit de la France,
 » que de lui attribuer ce qu'il
 » appelloit une *infame rapsodie.*
 » Quand on sut que Voltaire
 » en étoit l'auteur, il se la fit
 » lire par d'Algarotti, & dit:
 » *Ce n'est pas cela que j'avois*
 » *lu; ceci est charmant, & il*
 » *n'y a que Voltaire capable*
 » *de faire un si bel ouvrage.*
 » C'étoit le même ouvrage,
 » mais les noms en imposent ».
 Le roi répara en quelque sorte
 cette inconséquence par les
 vers suivans, où la *Pucelle* sert
 de pendant à *Candide*:

Candide est un petit vaurien,
 Qui n'a ni pudeur ni cervelle;
 A ces traits on le connoît bien
 Frere cadet de la *Pucelle*.

Leur vieux papa, pour rajeunir,
 Donneroit une belle somme;
 Sa jeunesse va revenir,
 Il fait des œuvres de jeune-homme.
Tout n'est pas bien: lisez l'écrit,
 La preuve en est à chaque page;

Vous le verrez en cet ouvrage,
Où tout est mal, comme il le dit.

Quand Frédéric eut bien apprécié ses académiciens, non-seulement il en fit son jouet, mais « il encouragea, dit l'auteur de sa *Vie*, les plaisanteries que l'on fit contre eux, & donna même le plan d'un ouvrage critique sur leurs *Mémoires*. Quand il les faisoit venir, c'étoit souvent pour se moquer d'eux. Il appelloit l'un son Montesquieu, un autre son d'Alembert, un troisième son Fontenelle. Les bons académiciens faisoient de profondes révérences, & alloient raconter ces beaux compliments à leur retour à Berlin, pendant que Frédéric rioit de leur crédulité & s'aplaudissoit de son persiflage. Il y a dans une ville de Suisse un homme employé à la poste aux lettres, qui a été académicien de Berlin. Il ne manque pas pour se donner du relief, de faire parade de ce titre. Un plaisant lui disoit un jour : *Vous n'avez guère changé d'état ; vous étiez homme de lettres, maintenant vous êtes l'homme aux lettres.* Un autre Suisse, aussi membre de l'académie de Berlin, a postulé dans sa patrie une

place d'espece de *Maffier*, qui porte la livrée de l'état. Il n'a pas réussi, & a été obligé de rester à Berlin (*). — Après le départ de Voltaire, Frédéric défendit les plaisanteries irréligieuses : & causant un jour avec la comtesse de Camas, il lui dit qu'il estimoit fort heureuses les personnes qui pouvoient croire les vérités de la Religion ; mais que pour lui, ayant une fois pris son parti, il ne pouvoit plus changer ; car, ajouta-t-il, *si mes sujets me voyoient maintenant aller à l'église, ils se moqueroient de moi, & m'accuseroient de foiblesse.* — Non, Sire, lui répondit madame de Camas, on les verroit verser des larmes de joie. — Nous finirons tous ces détails par le jugement qu'un écrivain connu vient de faire de l'administration de Frédéric, à l'occasion du panégyrique de ce prince, publié par l'auteur de l'*Essai général de Tactique*. Depuis cette guerre de sept ans, les forces de Frédéric n'ont guère servi qu'à maintenir la paix en Europe, en épouvantant ceux qui seroient tentés de la troubler. Dans ce long repos, il res- toit au roi de Prusse à acquies- rir une autre gloire, qui eût expié cette gloire du guer-

(*) On ne peut s'empêcher de faire ici une réflexion aussi frappante par sa vérité, qu'humiliante pour les petits esprits qui se croient savans, parce qu'ils sont membres d'un corps réputé scientifique. Si sous les yeux d'un roi qui se connoissoit en hommes, & sur-tout en hommes de lettres, qui vouloit s'illustrer par les sciences, par les secours & l'éclat qu'il leur donnoit ; si, dis-je, sous les yeux & à la nomination immédiate d'un tel prince, de semblables personnages ont obtenu des *fauteuils* ; que penser des académiciens des autres pays, que penser de ce genre d'honneurs en général, que penser de ceux qui l'ambitionnent ? Voyez PIRON, MURATORI, PLESSIS Armand.

» rier qui, comme le dit Mon- »
 » tesquieu, *laisse toujours une* »
 » *grande dette à payer à l'hu-* »
 » *manité.* Je parle de la gloire »
 » de grand administrateur & »
 » de grand législateur. Le pané- »
 » gyriste de Frédéric, attaché »
 » peut-être à la mémoire de »
 » ce grand homme par quel- »
 » que rapport secret de goût »
 » & de génie, voudroit bien, »
 » après en avoir fait le pre- »
 » mier des rois guerriers, lui »
 » assigner encore une des places »
 » les plus honorables parmi les »
 » monarques administrateurs »
 » & législateurs. Il paroît que »
 » les esprits les plus éclairés »
 » de l'Europe résisteront beau- »
 » coup à ce jugement: ce n'est »
 » pas que le panégyriste diffi- »
 » mule les reproches qui ont »
 » été faits à son héros; mais il »
 » en atténue trop quelques-uns, »
 » & il voudroit trop balancer »
 » les autres par quelques biens »
 » particuliers, ouvrage de l'or- »
 » dre & de l'économie du roi »
 » de Prusse. Si on le considère »
 » comme législateur, ce *Code* »
 » *Frédéric*, auquel il a permis »
 » qu'on donnât son nom, ne »
 » méritoit pas de le porter. Ce »
 » n'est guere qu'un extrait du »
 » droit Romain, qui n'est pas »
 » au-dessus du livre de notre »
 » Domat. Tous les défauts des »
 » loix Romaines y sont, au »
 » nombre près, parce qu'on a »
 » tout abrégé; & il est dou- »
 » teux qu'on y ait ajouté une »
 » seule grande vue de législa- »
 » tion; car ce n'en est pas une »
 » que cet amour de simplicité »
 » & de rapide exécution, qui »
 » tient bien plus à l'esprit mili- »
 » taire qu'à l'esprit législateur. »
 » Si on le considère comme »
 » administrateur, l'inflexible »
 » équité ordonne de porter sur »
 » sa mémoire un jugement plus »
 » sévère encore. On cite les »
 » terres qu'il a fait défricher, »
 » les fables qu'il a rendu fer- »
 » tiles, les nombreux villages »
 » qu'il a élevés ou peuplés; »
 » des manufactures par lui »
 » créées ou encouragées; la »
 » population enfin augmentée »
 » dans son royaume, tandis »
 » que par-tout ailleurs elle a »
 » beaucoup de peine à se sou- »
 » tenir à son niveau. Tous ces »
 » faits peuvent n'être pas assez »
 » bien établis; ils peuvent »
 » avoir été exagérés; & quand »
 » ils seroient tous vrais & tous »
 » exacts, l'administration du »
 » roi de Prusse pourroit en- »
 » core avoir été très-vicieuse. »
 » N'ayant aucune cour, aucun »
 » faste, avec beaucoup d'éco- »
 » nomie, il a dû avoir beau- »
 » coup d'argent, & avec de »
 » l'argent il a pu faire des éta- »
 » blissemens utiles: il en a fait. »
 » Mais ce qu'un roi, tel puis- »
 » sant qu'il soit, peut faire par »
 » lui-même, est toujours peu »
 » de chose en comparaison de »
 » ce que seroit sa nation, s'il »
 » la laissoit libre de toute gêne »
 » & de toute entrave, en pro- »
 » tégeant seulement son indus- »
 » trie. Cent mille esprits qui »
 » méditent constamment sur »
 » leurs propres intérêts, voient »
 » toujours beaucoup plus de »
 » choses, & les voient mieux »
 » qu'un seul homme de génie »
 » qui médite quelquefois sur »
 » les intérêts des autres. Fré- »
 » deric avoit une manie bien »
 » indigne d'un esprit supérieur. »
 » Il vouloit tout voir & tout »
 » administrer par lui-même; »
 » au-lieu que les grands ad- »
 » ministrateurs, éclairés par

» un petit nombre de principes
 » dont ils répandent la lumière
 » sur leur nation, sont des
 » spectateurs tranquilles, &
 » non des créateurs inquiets
 » d'un ordre qui n'est jamais
 » si beau & si heureux que
 » lorsqu'il s'établit par lui-
 » même sur les loix éternelles
 » de la nature des choses &
 » des hommes. Le bien que
 » Frédéric a fait, est celui d'un
 » particulier très-puissant,
 » plutôt que l'œuvre d'un sou-
 » verain qui avoit du génie:
 » & si vous voulez prendre
 » une juste idée du méchant
 » système d'administration qu'il
 » avoit embrassé, voyez à
 » quelles misérables & hon-
 » teuses pratiques ce système
 » avoit conduit un grand hom-
 » me: voyez en quelle estime
 » il avoit pris cet art de nos
 » finances, dont notre déses-
 » poir est de ne pouvoir nous
 » délivrer; voyez-le travailler
 » de concert avec des faux-
 » monnoyeurs qu'il devoit
 » punir du dernier supplice,
 » & faire servir son effigie à
 » attester un mensonge & à
 » couvrir une fraude, multi-
 » plier des impôts à toutes les
 » entrées, sur tous les objets
 » de consommation, & se per-
 » suader encore, comme les
 » plus bornés de nos politiques,
 » que ce qui est pris sur la den-
 » rée n'est pas pris sur la terre,
 » que ce qui est pris sur les
 » marchandises étrangères n'est
 » pas pris sur les nationaux qui
 » les achètent: voyez-le porter
 » l'inspection d'un inquisiteur,
 » sur des actions abandonnées
 » à la liberté dans les empires
 » les plus despotiques; défen-
 » dre à ses sujets riches de ma-

» rier leurs filles sans sa permis-
 » sion; leur interdire les longs
 » voyages; ne pas leur per-
 » mettre de transporter hors de
 » la Prusse leur fortune: le
 » royaume d'un roi philosophe
 » semble être converti en un
 » cloître. Frédéric oublie, ou
 » il ignore que la liberté est la
 » chaîne la plus forte qui at-
 » tache les hommes dans un
 » pays, & il croit rendre son
 » empire florissant en dépouil-
 » lant ses sujets des droits les
 » plus sacrés de la nature. Je
 » ne croirai donc pas à tout ce
 » qu'on a dit des prospérités
 » de son peuple, parce que je
 » ne crois pas aux prospérités
 » des esclaves; & quand même
 » ce qu'on en a dit, seroit in-
 » contestable, je croirai qu'avec
 » un système opposé, Frédéric
 » eût fait cent fois plus de bien
 » encore. Et qu'on ne dise pas
 » que j'oppose un principe gé-
 » néral à un fait; ce principe
 » général est fondé sur des
 » faits universels: au reste, &
 » je dois le répéter, le pané-
 » gyriste du roi de Prusse
 » énonce lui-même presque
 » tous ces reproches, & s'il
 » tâche de les adoucir en fa-
 » veur d'un monarque qui a de
 » si grands droits à l'admira-
 » tion universelle, on voit sans
 » incertitude qu'il ne partage
 » aucune de ses erreurs, &
 » qu'il est loin, comme tant
 » d'autres, de se servir des
 » fautes d'un grand homme,
 » pour attaquer des vérités
 » auxquelles on doit plus de
 » respect encore ». Outre la
 » *Vie* dont nous avons cité quel-
 » ques passages, qui a paru à
 » Strasbourg, en 1788, 4 vol.
 » in-8°, l'abbé Denina en a donné

une autre en 1789, beaucoup plus courte, mais écrite avec plus de discernement & de sagesse, 1 vol. in-8°. On a publié ses *Œuvres primitives*, c'est-à-dire, la collection des ouvrages qui avoient paru de son vivant, en 4 vol. in-8°, Amsterdam, 1790, & ses *Œuvres posthumes*, en 20 vol. in-8°, avec sa *Vie*, Amsterdam, 1789. Nous n'entrerons pas dans le détail de tout ce qu'ils présentent de matières propres à l'éloge ou à la censure. Il en est peu qu'on puisse regarder comme lui appartenant en entier. Mais si quelques philosophes lui ont attribué les leurs, un d'eux fut accusé de s'être attribué les siens; & l'on sait ce qu'il lui en coûta. Il n'y a pas d'apparence qu'un prince qui avoit un grand sens, ait écrit tout ce qu'on lit dans quelques-uns de ces ouvrages, moins encore qu'il l'ait pensé. Dans tous les cas, l'analyse de cette vaste collection nous meneroit trop loin, & ne pourroit s'accorder, dans un tems si voisin encore de sa gloire, avec les égards dus à un auteur royal.

FRÉDÉRIC de Holstein, voyez ADOLPHE-FRÉDÉRIC.

FRÉDÉRIC V, électeur Palatin, surnommé *roi d'Hyver*. Voyez FERDINAND II, empereur.

FREDOLI, (Berenger) né à Benne en Languedoc, d'une famille noble, mort à Avignon en 1323, étoit habile dans le droit. Il fut choisi en 1298 par Boniface VIII, pour faire la compilation du *Sexte*, c'est-à-dire, du 6e. livre des *Décretales*, avec Guillaume de Man-

Tome IV.

dagot & Richard de Sienna. Clément V l'honora du chapeau de cardinal en 1305.

FREGOSE, (Paul) cardinal, archevêque de Genes, sa patrie, doge en 1462, perdit cette place quelque tems après, la recouvra en 1463, & l'occupa encore deux fois. Il mourut à Rome en 1498.

FREGOSE, (Baptiste) neveu du précédent, fut élu doge en 1478. Il ne conserva que très-peu de tems cette dignité. La hauteur de son caractère & la sévérité de son gouvernement le firent déposer la même année. Il fut exilé à Tregui, mais nous ignorons quand il mourut. Il égaya sa retraite par la lecture & le travail. On doit à sa plume : I. Un ouvrage italien en 9 livres; mais qui n'a paru qu'en latin, Milan, 1509, in-folio, de la traduction de Camille Ghilini, sur les *Actions mémorables*, dans le goût de Valere Maxime. Les meilleures éditions de ce *Traité*, souvent réimprimé, sont celles de Juste Gaillard, avocat au parlement de Paris, qui y a fait des additions, des corrections, & l'a orné d'une préface. II. La *Vie du Pape Martin V*. III. Un *Traité latin sur les Femmes savantes*. IV. Un autre en italien contre l'*Amour*, Milan, 1496, in-4°; traduit en françois, 1581, in-4°; l'original & la version sont également rares.

FREGOSE, (Frédéric) archevêque de Salerne & cardinal, de la même famille que les précédens, défendit la côte de Genes contre Cortogli, corsaire de Barbarie, qui la ravageoit. Il surprit ce pirate

O